

I
AUBREY BEARDSLEY

Un artiste vient de mourir. Aubrey Beardsley naquit à Londres, il y a environ vingt-cinq ans : il est mort à Menton le 15 mars dernier. Ce fut, en Angleterre, l'occasion des nouvelles injures et de sots pardons.

Il y a quinze mois déjà, à Bournemouth, on l'avait cru mourant : toutes les apparences le condamnaient. Cependant il répétait sans cesse : Si j'allais à Paris, je guérirais. Arrivé par miracle quai Voltaire, ses prévisions semblèrent se réaliser. Il se rétablissait. On alla le voir ; des gens et des gens passèrent par sa chambre de convalescent, y semer l'espérance. Il retrouva même un instant la force de manier sa plume laborieuse.

Car il aimait Paris d'une façon directe et spéciale. Tout s'y voyait si nettement, disait-il. Il avait la vision distincte outre mesure. Et, ainsi doué, il voulait pouvoir distinguer les lignes les plus délicates à perte de vue ; ce qui, à Londres, du moins, est difficile.

On trouve dans la violence de ses prédilections comme un garant de son génie. C'était un homme qui n'hésita jamais : avec sa physionomie si frêle, ses gestes anguleux, il avait ce cachet d'un grand homme. Tout ce qu'il était, tout ce qu'il faisait, était bien. Il

— STALKER ÉDITEUR —

Texte exhumé du cimetière

II AUBREY BEARDSLEY

prononçait. Et, pour lui, c'était arrêté, fini, une fois pour toutes.

Toujours content de lui-même, il avait peu de curiosité ; il avouait naïvement d'étonnantes ignorances.



Il détestait le vague, l'indécis, tout ce qui est mystère. Les plus beaux vitraux, même les nuances des verres antiques iridisées le laissaient froid. Dans la littérature, il sautait d'un bond de l'époque d'Auguste (voir son émouvante traduction de *l'Ave atque vale* de Catulle) aux écrivains français du XVII^e siècle. Il mangeait, buvait ce qu'on lui présentait, sans préférences.

Tout enfant, Beardsley manifesta un talent extraordinaire pour la musique.

III

AUBREY BEARDSLEY

Il était recherché dans les salons. À douze ans, il fallut que le petit Aubrey renonçât à sa gloire de pianiste pour entrer au collège, devenir un lettré, subir l'infortune de porter un nom que ses compagnons pouvaient trouver ridicule.

Huit ans plus tard, éclosion des plus remarquables. Tout de suite il eut une popularité. Les dramaturges de music-halls ornèrent leurs strophes de son nom. Les éditeurs soucieux de faire fortune offrirent leurs soins. Les costumes de femme s'arrangèrent à son vouloir. Les concerts wagnériens se peuplèrent de ses types. Et lui... ne faisait que dessiner, sans s'émouvoir, n'était qu'Aubrey Beardsley.

Survinrent les théories ; on finit par l'*expliquer*. Pour les uns, c'était un monstre qui voyait tout de travers : que voulaient dire, par exemple, ses faunes vêtus de dentelles ? ses femmes hideuses et bien convaincues de leur attrait, ou belles à l'air serein, impitoyable ? Selon les autres, il fallait patienter, attendre : Beardsley deviendrait sage ; bientôt, las d'étonner les bonnes gens, quand sa drôle d'imagination serait fatiguée, il dessinerait

— STALKER ÉDITEUR —

Texte exhumé du cimetière

IV

AUBREY BEARDSLEY

comme tout le monde ; il se montrerait enfin sérieux.

Sérieux ! Que voulaient-ils, ses juges, ses admirateurs ? Son sérieux était justement de se moquer, mais gentiment, sans nuire. On eut beau attendre autre chose de lui. Il trouvait ses modèles au hasard, les envisageait de sa façon à lui ; et, quand il ne voulait pas se déranger, il se prenait lui-même pour modèle. De là, ces stupides déchiffrements de ses symboles.

On a appelé sa *Mort de Pierrot* une « triste biographie » ; de même pour d'autres de ses compositions. Certes, le Pierrot qui meurt, c'est Beardsley ; et dans ce groupe de personnages qui auprès du lit marchent sur la pointe des pieds, qui mettent le doigt sur la bouche, il a tourné tout simplement au profit de son art les signes évasifs, les apitoiements dissimulés qu'un malade perspicace sait surprendre autour de lui. Mais, c'est le symbole même qui intéresse l'artiste, et non parce qu'il symbolise.

Dans les neuf pages qu'il a faites pour l'illustration du *Rape of the Lock* d'Alexandre Pope (pages du reste au premier rang de ses meilleures) tout est charme (faut-il dire l'insigne distinction de toute ligne qu'il

— STALKER ÉDITEUR —

Texte exhumé du cimetière

V
AUBREY BEARDSLEY

traça ?), tout est propre, bien portant, de bonne mine. Ce n'est pas que la sagesse se montre *enfin* ; c'est plutôt que là, l'innocente indispensable moquerie était présente déjà, dans le poème.

L'œuvre de Beardsley se trouve un peu partout : dans les revues *the Savoy*, *the Yellow Book* ; dans quantité de livres publiés. On trouve aussi, chez Smithers, une collection de cinquante dessins, qui contient d'ailleurs un catalogue de ses images rédigé tant bien que mal.

Il y a un an, il s'était fait baptiser. Son naturel se déclara immédiatement dans l'étude acharnée qu'il fit de Bossuet, de Saint Alphonse de Liguori. Il aima les prières composées par Saint Thomas d'Aquin.

Dès son arrivée à Menton, durant l'automne de 1897, le renom de sa douceur, de sa résignation se répandit. Et pendant le martyre de ses derniers huit jours, ces jours de sang étrangleur vomis à flots, de remèdes cruels, la colonie poitrinaire, par le canal du prêtre qui le confessait, se procurait des chapelets semblables au sien et priait à la mode.

John GRAY (1898)

— STALKER ÉDITEUR —

Texte exhumé du cimetière